

Inrockuptibles

De Paris à Séoul, le photographe **Bruno Serralongue** a choisi de centrer son travail sur les affres du capitalisme triomphant. Le CNP expose sa vision perturbante d'une autre actualité.

serial clicheur

La photographie fait parfois bon ménage avec les gros titres et, du charnier de Timisoara au cliché montrant Didier Schuller en compagnie de Jacques Chirac, son usage journalistique connaît des fortunes diverses. Depuis qu'il utilise la photographie et choisit pour sujet des événements aussi divers, en apparence, qu'un concert de Johnny Hallyday à Las Vegas ou les rassemblements zapatistes autour du sous-commandant Marcos au Chiapas, Bruno Serralongue est resté fidèle à une méthode qui est en soi une profession de foi : fuir a fortiori les tribunes officielles (ces endroits d'où la vision est cadrée pour produire une certaine image), où il n'a, de toute façon, pas accès, et utiliser un matériel a priori inadapté : la chambre photographique, qui nécessite une assise sur pied et renvoie une image inversée – mais de qualité impeccable.

Le Centre national de la photographie (CNP) est installé dans ce qui fut l'une des demeures de la famille Rothschild ; à l'emplacement des anciennes cuisines, Bruno Serralongue

présente vingt images d'une série en cours qui le conduit à se rendre chaque jeudi et samedi place du Châtelet à Paris, où le collectif des sans-papiers de la Maison des ensembles se réunit pour tourner autour de la fontaine centrale en guise de protestation.

Une information lue dans la presse, une décision prise seul. Comme il le fit en 1997, lorsqu'il partit à Hong-Kong photographier la rétrocession à la Chine de cette colonie anglaise ; en 1998, lorsqu'il se rendit à Washington pour photographier le concert des Beastie Boys en faveur du Tibet ; ou encore en 1997, à Cuba, pour assister au transfert de la dépouille du Che. De par son ampleur, cette série en cours évoque celle qu'il réalisa en 1995 : plus de six cents images des manifestations anti-Juppé – chacun de ses autres projets comptant un nombre plus limité de clichés, qu'il n'utilise pas tous, y compris parmi ceux qu'il garde. L'œuvre de Serralongue est étonnante, perturbante, par quelque bout qu'on la considère. Dans ce "passage à l'acte", tout

d'abord, qui le conduit à mener à bien des projets dont ni vous ni moi ne décidons d'assumer la responsabilité – une définition possible de l'artiste aujourd'hui.

Dans l'indiscutable beauté flatteuse de son fini, ensuite, en conformité volontaire avec des critères esthétiques qui semblent devoir beaucoup à la peinture classique, comme s'il avait fait sienne cette devise de Malraux qui entendait bien "*secouer le musée de l'intérieur*" – ici, en décidant de respecter les règles du jeu –, et qui va se loger jusque dans l'attention maniaque portée à un encadrement. Dans le refus, c'est bien le moins, des formes roboratives de la photographie actuelle, qu'on connaît plutôt dans des formats king-size hérités de la peinture américaine, contrecollée sur aluminium ou sous Diasec, enfin faisant jeune et rebelle, donc art. Dans le refus toujours du recours à la manipulation numérique – une stratégie pourtant qui paie (dans tous les sens du terme) quand on entend questionner la valeur documentaire





Trois syndicalistes coréens venus en France chercher le patron de Daewoo, en fuite.

© Bruno Serralongue

de la photographie. Et surtout, par-delà les questions qu'elle pose sur les liens qui unissent image et information, par le choix des sujets traités, désormais radicalement centrés sur les affres de la société du capitalisme triomphant et finissant.

L'exposition du CNP présente ainsi quatre éléments d'une toute nouvelle série réalisée en Corée cette année : d'abord, le portrait de trois syndicalistes venus en France en février 2001 pour tenter de capturer et rapatrier le patron de Daewoo, aujourd'hui encore en fuite à l'étranger. Personnages que Serralongue retrouva en Corée, au gré d'un voyage qui l'amena également à rencontrer l'écrivain Kim Sung-Ok, auteur dans les années 70 du best-seller *Séoul, hiver 1964* et ayant récemment publié un ouvrage intitulé *La Surproductivité* – le sujet devient limpide.

Troisième image : le portrait du cinéaste Park Kwang-Su, auteur en 1995 de *L'Étincelle*, film sérial qui racontait l'histoire de Jeon Tae-Il, un ouvrier qui s'est suicidé sur son lieu de

travail en 1970 pour protester contre les conditions de travail en Corée – geste répété depuis une centaine de fois par des ouvriers à qui ne s'offre que cette forme de rébellion. Un ensemble complété par une vue en noir et blanc d'un immeuble où siège l'administration de Daewoo, cadrage stupéfiant, encadrement fin et noir, maîtrise impeccable.

Derrière ce qui paraît être un exercice du portrait (en l'occurrence parfaitement exécuté) se cache donc un sens aigu du sujet : autre particularité à l'heure de la photographie comme machine à images illustratives ou promotionnelles. Chaque élément que Bruno Serralongue ajoute à son œuvre conforte l'enregistrement d'une civilisation où pourtant s'organise la riposte : il est important de noter qu'il prépare aussi une "fiche de lecture" du livre de Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*.

Car ce travail excède (dans sa forme) les frontières strictes de la pratique de la photographie : un médium dont il avoue ne pas savoir pourquoi il l'a choisi ("*Peut-être parce que mon père m'a mis un appareil photo dans les mains*") mais dont, depuis la thèse qu'il fit sur la photographie surréaliste en

Son œuvre enregistre une civilisation où s'organise la riposte.

général et Raoul Ubac en particulier jusqu'aux études suivies à l'école de la photographie à Arles de 1990 à 1993 ("*pour en faire*

un métier, sans savoir exactement lequel"), il explore avec rigueur les possibilités narratives dans une conscience singulière de ses limites.

Si ses séries antérieures étaient fondées sur la conviction que les événements qu'il photographie sont déjà, en soi, des "réservoirs d'images (...) aux mains des gens de communication", le travail réalisé en Corée semble dire aussi la nécessité de produire les images restées encore invisibles (une forme émancipée du journalisme d'investigation) : la production méthodique des éléments d'un puzzle dont la composition montre le visage d'une société contemporaine esquissant sa reconstruction sur le cadavre encore fumant du capitalisme.

Eric Troncy

Bruno Serralongue, au Centre national de la photographie, 11, rue Berryer, Paris VIII^e, jusqu'au 1^{er} avril. Tél. 01.53.76.12.31 (www.cnp-photographie.com).

Vient de paraître : Bruno Serralongue (*Les Presses du réel*/Janvier), 30 €.